

mistress Michelson ou de révéler immédiatement la fatale nouvelle à miss Halcombe, ou de différer cette démarche jusqu'à ce que la santé de la jeune malade fût plus solidement rétablie.

Après avoir consulté M. Dawson (qui, malade lui-même, n'avait pu reprendre immédiatement ses fonctions à Blackwater-Park), mistress Michelson, par le conseil et en présence du docteur, donna communication de ces tristes nouvelles, ou le jour même de l'arrivée de la lettre, ou le lendemain au plus tard. Il n'est pas nécessaire d'insister ici sur la manière dont fut ressenti par miss Halcombe le trépas de sa soeur.

Il suffit au but qu'on se propose actuellement de dire qu'elle fut, pendant les trois semaines suivantes, hors d'état de se mettre en route. A l'expiration de ce délai, elle partit pour Londres, accompagnée par la femme de chambre. Là, elles se séparèrent, mistress Michelson ayant pris soin, auparavant, de laisser son adresse à miss Halcombe, pour le cas où elles auraient à communiquer l'une avec l'autre.

Après avoir quitté la femme de charge, miss Halcombe se rendit tout aussitôt dans les bureaux de MM. Gilmore et Kyrle pour consulter, en l'absence de M. Gilmore, le second de ces deux associés. Elle fit part à M. Kyrle d'une idée qu'elle n'avait encore voulu communiquer à personne, pas même à mistress Michelson, — savoir : les soupçons qu'elle avait conçus, d'après les circonstances dans lesquelles on affirmait qu'aurait eu lieu le décès de lady Glyde.

M. Kyrle, qui avait déjà donné plus d'une preuve de sa bonne volonté à servir miss Halcombe, se chargea sans retard de prendre tous les renseignements que lui permettait d'obtenir la nature délicate et dangereuse de l'investigation qui lui était proposée.

Pour épuiser avant de passer outre, cette portion du sujet on peut mentionner

ici que lorsque M. Kyrle se présenta, au nom de miss Halcombe, comme chargé de recueillir tous les détails relatifs au décès de lady Glyde qui n'étaient point encore parvenus à sa soeur, le comte Fosco lui offrit toutes les facilités imaginables. M. Kyrle fut mis en communication avec le médecin, M. Goodricke, et avec les deux domestiques de la maison.

N'ayant aucun moyen de préciser la date exacte à laquelle lady Glyde était partie de Blackwater-Park, les témoignages du docteur et des deux femmes, qui confirmait en tout point les constatations spontanées du comte et de la comtesse Fosco, produisirent dans l'esprit de M. Kyrle une conviction bien arrêtée. Il dut nécessairement supposer que la terrible angoisse, produite chez miss Halcombe par la perte de sa soeur, avait égaré son jugement de la manière la plus regrettable ; il lui écrivit, en conséquence, que les soupçons odieux auxquels, vis-à-vis de lui, elle avait fait allusion, étaient, à son sens, dénués de toute espèce de fondement.

Ce fut ainsi que commença et prit fin l'investigation conduite par l'associé de M. Gilmore.

Miss Halcombe sur ces entrefaites, était retournée à Limmeridge-House ; et là, elle avait rassemblé tous les renseignements additionnels qu'il lui fut possible d'obtenir.

M. Fairlie avait reçu de sa soeur, madame Fosco, la première nouvelle de la mort de leur nièce ; la lettre en question ne renfermait non plus aucun détail précis relativement aux dates. Il avait accédé à la proposition de sa soeur, que la défunte partageât avec sa mère le tombeau déjà occupé par celle-ci, dans le cimetière de Limmeridge.

Le comte Fosco avait escorté les restes mortels dans le Cumberland et assistait aux funérailles qui, le 30 juillet, avaient eu lieu à Limmeridge. Le convoi fut suivi, comme témoignage de respect, par

tous les habitants du village et des environs. Le lendemain, on avait gravé, sur un des côtés du monument élevé à la mémoire de mistress Fairlie, une inscription rédigée en projet, disait on, par la tante de la défunte, et soumise préalablement à l'approbation de M. Frédérick Fairlie.

Le jour même des funérailles, et pendant toute la journée qui les suivit, le comte Fosco avait reçu l'hospitalité à Limmeridge-House ; mais aucune entrevue n'avait eu lieu entre M. Fairlie et lui, d'après le désir manifesté par le premier de ces deux gentlemen. Ils ne communiquèrent donc que par lettres, et c'est ainsi que le comte Fosco avait porté à la connaissance de M. Fairlie les détails de la dernière maladie et de la mort de lady Glyde.

La lettre où ils étaient donnés n'ajoutait aucun nouveau fait aux faits déjà connus ; mais dans le "post-scriptum" de cette lettre était consigné un paragraphe très-remarquable. Ils concernait Anne Catherick.

La substance du paragraphe en question était à peu près comme suit :

Il informait d'abord M. Fairlie que Anne Catherick (sur laquelle miss Halcombe pourrait lui donner des renseignements complets quand elle serait rendue à Limmeridge) venait d'être dépitée et ressaisie dans les environs de Blackwater-Park, et qu'on l'avait, pour la seconde fois, commise aux soins du médecin de chez qui, naguère, elle s'était échappée.

Telle était la première partie du "post-scriptum." La seconde avertissait M. Fairlie que l'infirmité mentale d'Anne Catherick s'était aggravée par suite de la liberté entière qui lui avait été laissée pendant quelque temps ; et que sa haine, sa méfiance folle à l'égard de sir Percival Glyde, lesquelles jadis étaient un des traits les plus marqués de sa maladie, existaient encore, mais sous une forme nouvelle.

La dernière idée conçue par cette infortunée, relativement à sir Percival, était

celle de l'inquiéter et de lui nuire, — et, en même temps, elle croyait peut-être se relever par là aux yeux des autres malades et de leurs gardiens, — en se donnant pour la défunte femme du baronnet ; la conception de cet étrange plan s'étant offerte à elle, bien évidemment, à la suite de l'entrevue secrète qu'elle était parvenue à se procurer avec lady Glyde, et durant laquelle elle avait pu remarquer la ressemblance extraordinaire que le hasard avait mise entre elle et la défunte lady.

Il était improbable au plus haut point qu'elle réussit une seconde fois à s'échapper de l'hospice ; mais il se pouvait qu'elle trouvât le moyen d'assiéger de ses lettres les parents de lady Glyde ; et dans cette hypothèse, M. Fairlie, prévenu d'avance, saurait comment les recevoir.

Le "post-scriptum," rédigé en ces termes, fut montré à miss Halcombe dès son arrivée à Limmeridge. On la mit aussi en possession des vêtements que lady Glyde avait portés et du surplus des effets qui, en même temps qu'elle, étaient arrivés chez sa tante. Madame Fosco les avait soigneusement recueillis et envoyés dans le Cumberland.

Telle était la situation des affaires, lorsque, dans la première moitié de septembre, miss Halcombe revint à Limmeridge.

Peu de temps après, une rechute la confina chez elle, ses forces physiques, déjà fort diminuées, ne pouvant tenir contre l'affliction qui la torturait. Lorsqu'elle se rétablit, au bout d'un mois environ, ses soupçons subsistaient encore, inébranlables.

Dans l'intervalle, elle n'avait pas entendu parler de sir Percival Glyde ; en revanche, elle avait reçu de madame Fosco plusieurs lettres, où celle-ci s'enquerrait, dans les termes les plus affectueux, au nom du comte et au sien propre, de l'état de miss Halcombe. Au lieu de répondre à ces missives, miss Halcombe s'arrangea pour faire surveiller secrètement la maison de Saint-John's Wood, et les démarches de ceux qui habitaient cette maison.